

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 16 (1942)

Heft: 4

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Perrochon, H. / Chevalier, E.-J.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Ernest MANGANEL. *Charles Clément.* Collection des Artistes romands et contemporains. Aux éditions des nouveaux cahiers. La Chaux-de-Fonds, 1942. 24 p. avec 8 hors-texte.

Il y a quatre ans, M. Olivier Secrétan, dans sa thèse sur les peintres-écrivains romands d'aujourd'hui, montrait ce que l'œuvre picturale et littéraire de Clément doit à la campagne vaudoise. Dans ses notes précises et sympathiques, M. Ernest Manganel présente, avec finesse et ferveur, les étapes de la carrière du peintre de Rovéréaz. Débuts à Belmont, tableau aux couleurs foncées, à peine dégagées de la terre et de l'humus. Inspirations diverses au hasard de la vie : dessins nerveux et incisifs de la rue du Pré; visions truculentes de guerres de Bourgogne et eaux-fortes plus brutales encore de scènes de la Révolution française. Puis Marseille, Paris, les vitraux de la cathédrale, et le retour aux prairies drues, aux vergers touffus, aux paysages de chez nous : actuelle étape, magnifique et féconde que réalisent de récentes toiles « pénétrées d'accents poétiques, découvertes des sens, que l'esprit situe dans leur vérité ». Ainsi, dans un raccourci vivant et savoureux de pensée dense et de style alerte, M. Manganel nous donne de la carrière et de l'œuvre de Clément une comprehensive analyse, qu'il illustre une série de hors-texte bien choisis.

H. PERROCHON.

* * *

ANDRÉ BONNARD : *Iphigénie à Aulis. Tragédie d'Euripide.* Fribourg, éditions de la Librairie de l'Université, 1942.

Une amie meurt à la fleur de l'âge. Sur son visage d'ivoire aucune ride ne trahit l'atteinte de la souffrance. Devant cette promesse de bonheur anéantie, vous vous sentez mordu par l'amer regret. Et vous apprenez que, par un mystérieux accord avec la divinité, votre amie a donné sa vie en holocauste volontaire pour une cause magnifique. Un sentiment de vénération pénètre votre tristesse. Ainsi ne sais-je légende plus émouvante et plus héroïque que celle d'une jeune fille, miracle de tendresse et de beauté, qui s'offre à la mort pour la gloire de sa patrie. Je ne dis pas pour le salut, comme le fit Jeanne d'Arc, je dis pour la gloire. Car, dans le destin d'Iphigénie, la mort de la vierge est causée, non par la nécessité d'une défense, mais par l'ambition d'un père, ambition que voile aux yeux même, peut-être, d'Agamemnon la fidélité aux serments. Telle est la complexité intime de cette tragédie, aux lignes pourtant si simples, que plusieurs drames s'y enlacent et concourent au même dénouement.

Drame religieux. Les jeunes princes grecs, épris de la splendide beauté

d'Hélène, ont juré devant les dieux, « pacte inouï », de venger son éventuel époux de toute atteinte portée à son honneur. L'éblouissante reine, qui avait choisi Ménélas, s'enfuit un jour avec Pâris, « le beau prince berger,... fleuri de broderies, ruisselant d'or, insolent de luxe asiatique ». Fidèles à leurs serments, les Grecs rassemblent des troupes dans le golfe d'Aulis, sous le commandement d'Agamemnon, le frère de Ménélas. Mais en attendant la brise qui poussera les navires vers les rives d'Ilion, la patrie du ravisseur, l'armée s'impatiente. Pour délivrer les vents favorables, les dieux exigent une victime humaine, la propre fille du chef, Iphigénie. Terrible choix des Immortels, amour redoutable pour les enfants des hommes, les plus purs, les plus beaux, les plus jeunes ! Agamemnon se rebelle contre ces serments et ces oracles absurdes : « Qui croira la divinité assez dépourvue de sens pour consacrer un serment extorqué par la fraude ? »

Mais la capricieuse rigueur des dieux a trouvé une complicité dans le cœur même du roi. C'est le drame de l'ambition. Accablé par le conflit de son amour paternel et de son appétit d'honneurs, Agamemnon envie le sort des humbles, « la paix d'une existence épargnée par la gloire ». Cependant l'aiguillon le pique. La voix des chœurs, de Ménélas, de l'armée, l'évocation de ses aïeux, le rappel de ses propres actes et de ses promesses, tout l'entraîne à la fois et le condamne. Le général des Achéens s'est engagé lui-même. Un Grec doit bondir à la gloire. Soit ! Mais il connaîtra le prix de sa haute fortune. Ni les plaintes ou les menaces de l'épouse, ni les gémissements de l'enfant le plus aimé, ni les déchirements de son cœur, rien ne l'arrêtera. Une tragique communauté de destin lie cette famille. Comme il arrive presque toujours, l'ambition l'emporte sur l'amour. « Adieu, roi ! Tu pars pour les plaines troyennes. Tu connaîtras la guerre, le péril et l'effort. La gloire t'attend, durement achetée... » Agamemnon s'abandonne au destin dont le joug pèse sur sa nuque et Iphigénie s'avance vers l'autel.

Et voici le drame de l'héroïsme. La jeune fille, enjouée, charmante et tendre, promise à l'amour du « bouillant » Achille, ne pense qu'à son heureux hymen. Comme tous ceux de sa race, elle aime passionément la vie. Quand elle apprend sa future immolation, elle exhale son attachement à la vie dans la plus poignante des supplications : « Mourir, mourir, quand on peut vivre encore... » Puis voyant l'inextricable situation de son père, elle s'élève progressivement de la résignation à la mort jusqu'à l'enthousiasme du sacrifice de soi pour la gloire de la patrie : « Que s'éteigne donc en moi ce trop grand amour de la vie !... Ce corps, je le donne à la Grèce... Sacrifiez-moi, renversez Troie. Vos victoires seront mes monuments éternels, mes noces, mes enfants, ma gloire !... Tu ne me perds pas. Je vivrai dans la gloire... Adieu, mère !

Adieu, toi, soleil de ce monde !
Flambeau superbe, prince du ciel !
Une autre vie m'appelle, une autre destinée.
Adieu, Lumière, chère à mon cœur ! »

De toutes les attitudes humaines devant la mort, celle d'Iphigénie est l'une des plus nobles, des plus purement héroïques, car l'héroïsme consiste à devenir plus fort que son destin ; la vierge grecque domine le sien, en sachant qu'elle va mourir et en le voulant.

Au moment où l'épée du sacrificateur touche la gorge immaculée, l'angoisse fait place à la stupeur, ô prodige, Iphigénie disparue, c'est une biche qui répand son sang sur l'autel.

Des situations pathétiques, l'humanité et la grandeur des caractères, les dialogues haletants et les chœurs lyriques font d'*Iphigénie à Aulis*, à mon sens, le chef-d'œuvre d'Euripide, « le plus tragique des poètes », au jugement d'Aristote. Ce n'est assurément pas aux scènes finales de cette tragédie que Platon pouvait penser, lorsqu'il écrivait : « La tragédie amollit les courages par la continue peinture des héros qui souffrent et se plaignent. » Je ne crois pas qu'il existe beaucoup d'œuvres plus capables que celle-ci d'exalter, même chez nos contemporains, le patriotisme et l'esprit de sacrifice.

Le travail de M. André Bonnard semble avoir rajeuni de vingt-cinq siècles la tragédie d'Euripide. Sa traduction assez libre est plus fidèle qu'une traduction servilement littérale, car elle s'attache à l'essence immortelle du poème grec. Supprimés les détails oiseux, les purs ornements de rhétorique, abrégés les généalogies mythiques, les discours et les chœurs, le dessin du drame revêt une signification toujours actuelle. En partie dépouillé de son affabulation temporelle et locale, le ressort de l'action apparaît plus clairement comme immanent aux personnages. Ceux-ci discutent, certes, les décrets des dieux, la moralité des serments, les injonctions arbitraires, mais ils ne donnent pas l'impression que c'est vraiment Dieu qui régit leur destinée. Qu'un être transcendant existe, peu importe ! La seule force décisive est la foi subjective des héros qui se croient liés par leurs serments. Les personnages hypostasient inconsciemment leurs passions lorsqu'ils se disent conduits par les dieux. Euripide sait bien que le drame est inférieur. De toutes les interprétations du mythe d'Iphigénie, celle du tragique grec me paraît la plus proche des vraisemblances psychologiques. Les décrets divins ne règlent pas seuls les actes des hommes ; ils se lient aux passions humaines et l'on se demande parfois s'ils ne figurent pas seulement de celles-là le caractère quasi fatal. C'est en ce sens qu'on peut donner raison à Nietzsche disant qu'avec Euripide « le spectateur monte sur la scène ». Mon destin relève moins d'une Nécessité extérieure qui se joue de moi que de passions, d'intérêts, de préjugés, qui s'entredéchirent et luttent avec ma raison. Agamemnon est surtout l'homme impuissant à surmonter son amour-propre et son ambition, tandis qu'Iphigénie maîtrise son cœur, épure son amour et, s'élevant au sacrifice de soi volontaire, atteint l'authentique héroïsme.

Il faut au traducteur un singulier talent pour qu'il ne risque pas, en refusant de s'assujettir à la lettre du texte, de forcer ou de préciser la pensée et de lui ôter un certain halo d'indétermination qui laisse l'esprit chercher et choisir ou demeurer en suspens. Quelle est au juste la pensée de l'auteur tragique

sur la mort et l'éventualité d'une autre vie ? Ce talent, M. Bonnard l'atteste par son style varié, concret, harmonieux, d'une authentique valeur poétique, d'un charme intense en même temps que d'une étonnante modernité. Il traduit surtout l'âme des vers, le rythme psychologique du poème tragique, plutôt que le rythme matériel de la prosodie grecque. Je veux dire qu'il ne s'astreint pas à reproduire la cadence du vers grec à trois ou quatre temps ; il choisit le nombre musical qui éveille les mêmes résonances affectives dans l'âme moderne que telles mesures de langue attique dans le peuple athénien du Ve siècle. C'est une des raisons pour lesquelles cette traduction me touche plus directement, plus profondément, que la tragédie de Racine sur le même thème. M. Bonnard nous présente un drame d'aujourd'hui, où brillent une géniale ordonnance, la noblesse de l'inspiration et une langue poétique d'une rare sûreté.

E.-J. CHEVALIER.